

cesseurs que l'insalubrité de Rome et de sa campagne avait sa source dans l'air pestilenciel des Marais-Pontins, dressa lui-même le devis général des travaux à exécuter pour les assainir et les dessécher. Un ingénieur bolonais, Rapi, entrant dans les vues de Pie VI, mit immédiatement à exécution un plan de réunion de toutes les eaux stagnantes en un seul canal tracé suivant l'axe principal d'écoulement.

En 1778, les travaux commencèrent par le curément du canal de Julien de Médicis, plus connu sous le nom d'émissaire ou portatore di Badino. Il le poursuivit jusqu'à la rencontre des vestiges de la voie Appia. Alors fut creusé, parallèlement à cette voie, un large canal : *linea Pia*. A mesure que les eaux trouvaient une voie d'écoulement, on les voyait baisser rapidement, et en peu de temps, le spectacle de la voie romaine apparut dans toute son étendue. Encouragé par ce succès, le pape, qui suivait les travaux avec une extrême attention, redoubla d'efforts ; 7 à 8,000 ouvriers furent réunis et, malgré les obstacles multipliés, venant du peu de consistance des terrains qui fléchissaient sous le poids des digues, de l'abondance des sources qui jaillissaient de toutes parts, des maladies qui décimaient les ouvriers, on parvint, en 1781, au forum Appii, à l'extrémité supérieure des marais.

Le canal, ouvert sur une longueur de 21 kilomètres en ligne droite, large de 12 à 15 mètres, ayant de 6 mètres, avec digues au fond, de 2 mètres d'épaisseur, reçut le nom du pape qui avait présidé avec tant de sollicitude à cette œuvre gigantesque.

Les eaux baissèrent de 1 mètre 20 centimètres ; on en conçut des espérances exagérées ; l'ingénieur Rapi crut que ce canal suffirait pour assainir toute la contrée. Cette illusion perdue, un nouveau canal de 21,556 mètres sur 10 mètres de largeur fut creusé, puis un autre de 8,000 mètres également navigable, débouchant dans le port de Terracine.

Sur 30,000 hectares de terrains inondés, on conquiert en quelques années 19,000 hectares de terres couvertes d'un limon d'une prodigieuse fertilité ; l'aspect du pays changea subitement. Pie VI fit restaurer la voie Appia, œuvre immense, qui se substituait au chemin tortueux qui menait alors Rome en communication avec Naples. Le massif de pierres fut mis à nu, les grandes dalles posées par Auguste et par Néron furent brisées et servirent à former un empiètement solide ; des graviers amenés des bords de la mer, au moyen du nouveau canal Pie, en recouvrant cette masse, exhaussèrent singulièrement la chaussée ; les ponts antiques furent restaurés, trois ponts nouveaux furent construits ; enfin la voie la plus longue et la plus droite qui existe fut plantée d'une double rangée d'ormes.

Pie VI, infatigable, et qui avait la passion des grandes choses, voulut rendre Terracine, la ville d'Auguste et de Trajan, à son antique splendeur. Il y fit construire un palais, puis un vaste édifice pour loger l'administration des terrains conquis sur les eaux, des bâtiments pour les douanes, des greniers pour entreposer les blés, des couvents, des auberges, des maisons de poste, etc. Il se préparait à faire creuser le port de Terracine, quand survinrent les événements politiques qui l'obligèrent à quitter Rome.

Si l'on considère que ces immenses travaux ont coûté dix millions de francs ; qu'ils ne pouvaient s'exécuter que pendant la saison froide, que celle où les eaux ont le plus d'élévation ; que les ouvriers devaient être attirés dans ces contrées lointaines ; que l'on rencontrait la plupart du temps au-dessous de la couche de terre végétale un stratum très dur, on comprendra tout ce qu'il a fallu d'énergie au souverain d'un petit Etat pour entreprendre et continuer cette noble entreprise.

Cette longue digression a pour but de prouver que les Marais-Pontins, ceux d'Ostie et de Maccarese, plus voisins de Rome, sont sous influence immédiate sur le reste de l'Agro Romano.

Le mal est inhérent au terrain même ; la fièvre paludéenne ne voyage pas ; elle est immanente, elle sort de terre sous les pas du voyageur, du paysan, plus redoutable assurément au bord des eaux stagnantes, mais régnant à différents degrés dans toute la campagne de Rome.

L'église Saint-Paul-hors-des-Murs est située à un quart d'heure de Rome, sur la route d'Ostie. Point d'étangs, nulle trace d'eau stagnante aux environs ; et pourtant j'ai souvent vu qu'il y a quelques années, un moine franciscain venait y dire la messe le matin et repartait en toute hâte pour échapper à la fièvre. Le couvent, évacué chaque année, de juin en octobre, par les moines, était laissé à la garde de quelques soldats vétérans décimés par la fièvre, et qu'on reléguait tous les quinze jours.

Ainsi, à un quart de lieue de Rome, la campagne est inhabitable. A Porto d'Anzio (Antium), petit port moins dépeuplé qu'Ostie, mais ravagé par la fièvre, les soldats, les douaniers, logés sur le môle, entièrement entouré par l'eau de la mer, sont à l'abri de la contagion, qui fait, cent pas plus loin, de nombreuses victimes.

Ces deux exemples, les recherches et les découvertes de la science, ne laissent aucun doute sur l'origine des fièvres, qui rendent l'Agro Romano inhabitable.

C'est la terre, — répétons-le afin que chacun s'en pénètre bien, — c'est la terre qui développe la fièvre. Les anciens en avaient fait l'expérience. Plusieurs ingénieurs modernes, en voyant à Anzio et dans les environs des substructions de villas recouvertes par les eaux de la mer, ont écrit que, par suite d'érosions de la Méditerranée, ces villas avaient été envahies par les eaux. L'examen du littoral, du môle, du port dément ces suppositions. Les anciens baignaient au milieu de l'eau, sur le bord de la mer, pour échapper à la fièvre.

Les pêcheurs, qui dorment au fond de leur barque, sur le littoral, n'ont rien à redouter du fléau au plus fort des chaleurs de l'été. Ce qui prouve jusqu'à l'évidence que la terre est le siège du mal. La terre n'est insalubre qu'en raison de l'imperméabilité du sol, qui cause des eaux stagnantes que l'action du soleil décompose et dont le vent

chaud d'Afrique condense les miasmes pestilentiels dans l'air.

La terre cessera de propager la peste dès qu'elle aura été remuée jusqu'au tuf, dès que les eaux trouveront leur écoulement libre et naturel vers la mer.

Pour obtenir ce résultat, de grands travaux doivent être exécutés ; mais le triomphe est certain, infaillible.

L'Etat devra immédiatement supprimer le droit de mainmorte et exproprier l'Agro Romano, dans sa totalité, tout en conservant, dans les parties plus éloignées, les fermiers actuels qui seront indemnisés et dépossédés le jour où la petite culture pourra — sans danger — s'acclimater sur le sol.

Ce mode de procéder pourra déplaire à beaucoup de gens, surtout aux grands propriétaires ; mais ces derniers ne doivent pas oublier qu'en prévision même des travaux dont s'agit, une loi sur l'expropriation pour cause d'utilité publique a été mise en vigueur par Pie IX, dès l'année 1852. L'hectare de terre vaut en moyenne dans la campagne de Rome 670 francs ; c'est un chiffre généralement admis. L'Agro Romano se composant de 204,000 hectares, la dépense d'expropriation s'élèvera à 136 millions. Mais si l'on considère que les corporations religieuses possèdent pour 40 millions de ces biens, le Trésor n'aura en réalité à déboursier qu'une centaine de millions.

L'expropriation terminée, les grands travaux devront être mis immédiatement à exécution.

Le premier, le plus important de tous, est l'endiguement du Tibre, partout où le fleuve menace d'inonder, d'empêcher la campagne, et le dragage de son embouchure ensablée.

Des canaux de 15 mètres de largeur, parallèles au Tibre, destinés à absorber les mille ruisseaux qui lui servent d'affluents, dans la saison des pluies, et à recueillir, en temps ordinaire, les eaux basses, seront creusés à l'endroit où la plaine commence à s'élever vers la mer.

Partout des fossés, alignés suivant le système en usage par le dessèchement des marais, seront creusés et soigneusement entretenus. Tous ces travaux hydrauliques devront tendre à diminuer la surface aqueuse du territoire. La plaine romaine, depuis la frontière toscane jusqu'aux limites de l'ancien royaume de Naples, comprend 50,000 hectares de lacs, étangs, marais, c'est-à-dire le vingt-septième environ de la surface totale. Cet excès d'humidité, ces eaux que la terre argileuse ou calcaire refuse d'absorber, doivent trouver un écoulement facile vers la mer : elles contiennent des germes de peste et d'épidémies.

Au nombre des surfaces aqueuses dont le dessèchement ne comporte aucun détail, citons les marais de Maccarese et de Porto, vers la bouche droite du Tibre (2,587 hectares), et les marais d'Ostie (186 hectares), vers la bouche gauche du Tibre, situés à vingt-cinq kilomètres de Rome.

Le cadre restreint de ce travail nous oblige à supprimer de très intéressants détails sur les moyens à employer, pour arriver à ce dessèchement ; disons seulement que nous avons assisté, il y a quelques années, à des expériences très concluantes pour le dessèchement des marais d'Ostie, et que le tout se réduit désormais à une question d'argent. Les devis de dessèchement pour ces deux marais ne dépassent pas 6 millions. Si l'on songe qu'on pourra ainsi conquérir 3,000 hectares de terres excellentes, la dépense devient insignifiante.

Ces travaux de dessèchement auront pour corollaire indispensable une série de tranchées ouvertes, au moyen de la drague, à travers l'immense digue de sable que les vents de sirocco ont formée tout le long de la côte, et qui empêche l'écoulement des eaux douces dans la mer.

Nous avons parlé longuement, dans notre premier article, de cette digue de sable qui, s'opposant à l'écoulement des fleuves et ruisseaux dans la mer, avait fini par convertir en marais d'eau douce, c'est-à-dire en marais de peste, les anciennes lagunes salines dont la salubrité est connue.

Ces tranchées au moyen du dragage à vapeur s'opéreront avec facilité. Nous avons vu fonctionner, il y a quelques années, près d'Antium, un système de vanne fort ingénieux, qui à travers la tranchée permettait aux eaux douces de s'écouler et faisait refluer d'autre part les eaux salées vers la mer. Toutes ces expériences ont été faites avec des capitaux restreints et sans l'aide de cet agent qui transforme tout : la vapeur.

Ces grands travaux exécutés il faudra, au fur et à mesure des besoins, restaurer d'abord les anciennes voies et créer 3,000 kilomètres de voies nouvelles ; dépense qui, en raison de l'abondance des matériaux et de la proximité de la mer, ne dépassera pas 20 millions.

Enfin Rome, placée à 25 kilomètres de la mer ; Rome, capitale de l'Italie, ne saurait se contenter du misérable petit port de Civita-Vecchia, situé à 80 kilomètres de la métropole. Si donc les Italiens ont encore l'instinct des grandes choses, et conscience du rôle maritime qui leur est réservé dans la Méditerranée, ils creuseront en même temps un grand port aux bouches du Tibre.

Avec les moyens dont dispose l'industrie moderne, rien n'est impossible, et une nation qui prétend reconquérir sa splendeur passée ne saurait arrêter, en pareille matière, à une question d'argent.

A vrai dire, les sondages récents constatent le peu de profondeur de la mer sur toute la côte, depuis Civita-Vecchia jusqu'à Terracine ; mais cette pente inclinée de sable cède aux moindres efforts de la drague, et rien ne serait plus facile, grâce aux blocs amalgamés de béton dont on se sert maintenant pour construire les jetées, que de creuser, à l'embouchure du Tibre, un port digne de la nouvelle capitale.

L'écoulement régulier des eaux étant assuré par le moyen que nous venons d'exposer, l'Etat devra s'occuper immédiatement du repeuplement de l'Agro Romano. C'est alors seulement que l'initiative privée pourra se substituer à celle du gouvernement, que les travaux purement agri-

coles succéderont aux travaux hydrauliques.

La première de toutes les conditions pour rendre la campagne de Rome habitable est de réduire au tiers de sa superficie totale la culture en prairies qui s'étend chaque année devant elle. Partout où la prairie domine, le sol devient tourbeux, imperméable, partant humide et incapable d'absorber les eaux croupissantes. Des édits, sévèrement exécutés, devront maintenir la limite que nous venons d'indiquer.

Prairies, terres arables, devront être drainées avec un soin particulier ; les géomètres (*agrimensores*) sont nombreux en Italie, et c'est sous leur surveillance, et d'après des plans inclinés soigneusement étudiés, que ce travail devra être exécuté. Sans drainage, point de salut.

Le repeuplement immédiat de la campagne de Rome doit produire de merveilleux résultats ; ce repeuplement devra s'opérer simultanément ; des lois d'une excessive rigidité devront en assurer la rapide exécution. Tout propriétaire qui négligerait de s'y conformer devra être exproprié, ou tout au moins les travaux de repeuplement devront être exécutés à ses frais, sous la direction de l'Etat.

En 1810, l'administration française, pénétrée de l'importance du repeuplement au point de vue de l'assainissement de la campagne de Rome, avait pris des mesures pour arriver à ce grand résultat. Plusieurs papes ont rendu des édits dans le même but ; mais tout est échoué, grâce à l'inertie des propriétaires, et plus encore des marchands de campagne, fermiers avides qui épuisent le sol.

Conversion en terres arables des prairies humides, drainage et repeuplement, constituent les trois grands moyens d'action qui ressortent plus spécialement de l'initiative privée, et dont l'exécution doit être laissée aux propriétaires, aux tenanciers, soit avant, soit après le morcellement de la grande propriété. On ne saurait trop insister sur ces trois points.

Nous touchons au terme de cette étude ; il nous reste cependant une dernière question à examiner, la plus importante, la plus controversée de toutes : le repeuplement de la campagne de Rome.

Nous avons, quant à nous, la conviction profonde, absolue, que toute tentative de repeuplement qui s'effectuerait avant l'exécution des grands travaux qui incombent à l'Etat — c'est-à-dire le dessèchement des grands marais, la direction des eaux vagues ou stagnantes vers le Tibre ou vers les deux émissaires secondaires dont il a été parlé plus haut, l'endiguement de ce dernier fleuve — aurait pour résultat la mort des malheureux colons envoyés comme pionniers de civilisation sur cette terre insalubre.

La famille Mattei, après avoir construit une ferme, des bâtiments salubres, fit venir d'Allemagne plusieurs familles de robustes agriculteurs, qui moururent jusqu'au dernier, emportés par la fièvre. Vingt autres essais de ce genre ont abouti aux mêmes résultats.

On s'est beaucoup occupé jadis à Rome des projets d'un prêtre du nom de Sante Agostinelli, et d'un certain Clemente Micara, ayant tous deux pour objectif de repeupler la campagne de Rome.

Micara proposait de diviser les 200,000 hectares de l'Agro Romano en 12 parties égales de 16,666 hectares environ, et de construire un village au centre de chacune de ces 12 parts. Chaque village aurait été composé de 220 maisons ; 200 réservées aux cultivateurs proprement dits, et 20 aux artisans de toute nature dont aucun centre de population ne saurait se passer ; église, école, pharmacie. L'Etat, non content de faire construire ces villages, donnerait à chaque famille de colons des instruments agricoles, deux bœufs, deux vaches, un cheval du pays. Dix moutons, deux porcs, des poules, des abeilles, enfin des vivres et des semences pour une année.

Cette espèce de loi agraire, que Sante Agostinelli modifia dans le sens d'une culture par des métayers, et dont la mise à exécution coûterait assurément 200 millions, ne mérite même pas d'être réfutée.

Il ne s'agit pas, le jour où les grands travaux de l'Etat seront terminés, d'attirer dans l'Agro Romano tout un peuple de paysans prêts à braver la fièvre et la mort pour conquérir un lopin de terre, mais bien de vendre, de livrer ce sol à l'agriculture, à l'industrie, à la fabrication, aux manufactures de toute nature, aux pauvres comme aux riches, aux villas comme aux chaumières ; alors les maisons sortent de terre comme par enchantement — celles du riche, isolées, magnifiques ; celles de l'agriculteur, groupées, afin de mieux résister aux fièvres ; — la vie renaît partout ; Rome moderne aura bien mérité de la Rome d'Auguste et de Trajan.

Ces terres d'une fertilité inouïe payeront au centuple la peine de ceux qui les auront défrichées, amendées, cultivées avec amour ; elles conviennent à toutes les cultures, à toutes les essences d'arbres, depuis le pommier jusqu'à l'orange.

En voyant que chaque hectare de l'Agro Romano rapporte 30 francs par année à son propriétaire, on ne peut s'empêcher de songer à ces terrains des environs de Naples, affermés 1,000 fr. par hectare pour la culture de la garance, à ces champs de citronniers et d'orangers des environs de Capri, qui, grâce à une irrigation bien dirigée, se louent jusqu'à 3,000 fr. l'hectare ! La richesse, une richesse inépuisable est enfouie dans ce sol qu'il faut remuer jusqu'au tuf volcanique qui lui sert de base.

Richesse est source de vie. J'ai parcouru plusieurs fois cette partie du littoral, depuis Terracine jusqu'à Corneto, jusqu'à Grosseto, jusqu'à Sienne ; partout la mort, partout le désert. Les villes font des hommes, les fièvres des campagnes les tuent. Spectacle désolant ! il y a des siècles qu'une partie du peuple italique laisse l'autre mourir de misère et de douleur ! Aux temps de Dante déjà, l'on entendait la Pia di Tolomei dire avec un sombre desespoir :

Siena mi fe', disfecemi Maremma.
Sienne m'a donné la vie ; la Maremma m'a tuée.

A l'œuvre donc ! Ce n'est pas sur les

champs de bataille seulement qu'un peuple atteste sa vitalité ; nous savons quelque chose de plus redoutable à combattre qu'une armée, c'est la peste ; nous savons une conquête plus enviable, plus glorieuse que celle d'un royaume, qu'il faut ravager et ruiner pour le réduire : cette conquête, c'est celle de la Maremma romaine, de cette terre sacrée où cinquante nationalités, couchées dans la poussière, attendent depuis des siècles la résurrection et la vie.

JULES DE PRÉCY.

HOMMES ET CHOSES

La Société des Gens de Lettres est en grand émoi. Un certain nombre de ses membres, les ardents, c'est-à-dire ceux qui ne réfléchissent pas beaucoup, garçons de talent pour le plus, mais gens peu pratiques, veulent créer un journal avec les fonds de l'association. Il faut, pour cela, que tous les membres présents à Paris soient convoqués et qu'une assemblée générale décide si la Société doit ou ne doit pas devenir une société commerciale avec magasins, etc.

Il s'agit de 30,000 francs. La somme n'est pas grosse et fera sourire tous ceux qui ont mis la main à la fondation d'un journal ; mais il paraît que les auteurs du projet répondent du succès. Ils citent à l'appui l'un de nos vétérans, Commerson, qui, il y a trente ans, peut-être plus, fonda le *Tam-Tam* en engageant sa montre au mont de piété pour 30 francs. On voit que trois euros de plus sont nécessaires aujourd'hui.

Le journal ne serait pas politique. Il paraîtrait une fois par semaine, comme l'*Illustration*, autre exemple cité. Mais le *Figaro* avait un genre de rédaction tout exceptionnel, et qui fit sa vogue. Or, comme ce n'est pas ce genre-là que le journal de la Société adoptera, je cherche en vain, en dehors des journaux littéraires déjà existants, quelle voie on exploiterait. On ne fera guère mieux que le *Voleur* qui ne vit qu'à la condition de ne rien publier d'indéfini.

Voilà la grande préoccupation des auteurs du projet ; ce sera un grand et facile écueil pour la copie inédite. Il y a plus de cinq cents membres dont les prétentions au droit d'être publiés : comment établir-t-on les préférences ?

Moi, je considère ce projet comme très beau et très libéral ; mais je le déclare absurde au premier chef. La Société des Gens de Lettres est une armée dans laquelle il n'y a que des officiers, plus ou moins galonnés. Qui sera le général en chef ? Publiera-t-on M. un tel plutôt que M. tel autre ? Les prix sont-ils les mêmes ? Où s'arrêtera la gabegie ?

Je crois que l'Assemblée repoussera le projet, car il est impraticable ; autrement, je proposerais l'adjonction de ce paragraphe à la résolution :

Article tant. — Il est interdit à tout membre de la Société qui aura voté pour la fondation du journal, d'accepter aucune situation dans sa rédaction ou son administration, et d'y présenter de la copie.

Cette interdiction sera d'une année, à partir de l'apparition du journal.

A mon avis, cet amendement mettrait tout le monde d'accord ; du reste, tout n'est pas dit là-dessus, et j'y reviendrai.

Le commandant Lagrange, qu'on vient d'excuser, dit à l'audience de la prison, au moment où il arrivait à Satory : — « Le soleil va se lever dans une heure ; mais, parmi ceux qui le verront, beaucoup ne devraient pas le voir. »

Ce condamné, je le suppose, n'entendait pas parler des gros bonnets de l'insurrection du 4 septembre, auxquels la gent communarde a voué une exécution bien sentie ; mais des gros bonnets de la Commune qui, dit-on, vivent tranquillement à Paris du fruit de leurs économies. Quand on parle aux commandants sous les verrous de Deschamps, de Raoul Rigault, de Vallès et de quelques autres, ils ont des sourires assez significatifs et qui donneraient à penser que ces chefs sont loin d'être morts sur les barricades.

C'est une manœuvre recommandée par les habiles afin de tenir toujours le pouvoir en frayer, mais qui commence à vieillir. Seulement, si en effet Félix Pyat et Vallès se cachent à Paris, j'ai à admettre pas que la police ne les ait point encore découverts. Rien ne me semble plus facile.

On me dira : « Indiquez votre moyen ! » Non pas ! Ce n'est point mon affaire ; j'ai la sienne, et M. le préfet passe pour un homme très habile. Qu'il le prouve.

Je me contenterai de lui donner un conseil. Dans ces loirs — s'il en a — qu'il lise le *Journal* d'Émile Zola. C'est un roman, une fiction, mais une fantasmagorie, je le veux bien ; mais, dans ce livre — qui est certainement un très mauvais livre — d'excellentes leçons de police.

Les frères et amis de l'Internationale s'engagent, dit-on, à servir la cause par tous les moyens ; le silence est l'un des plus employés ; mais, pour certaines natures d'hommes, c'est le plus pénible.

... Tu connais le son des génovéfines ?... fait dire Victor Hugo à Laffemas.

Aujourd'hui, le dernier des limiers est de la force de plusieurs Laffemas et de plusieurs Javert, autre création du poète. C'est étonnant comme les romanciers de la démagogie se sont montrés complaisants dans ces descriptions de la chasse à l'homme. C'étaient des leçons données d'avance à ceux qui auraient besoin de dépister messieurs de la rue de Jérusalem.

Le gouvernement des États-Unis d'Amérique me semble, en ce moment, jouer au sultan Misapout ou Schahababam avec l'Angleterre, laquelle, pauvre petite, fait bonne contenance, il faut en convenir.

Ces messieurs de Washington ou, si l'on aime mieux, le cabinet de la Maison-Blanche refusent toute espèce de concession ; tandis que le cabinet de Saint-James rejette toutes les réclamations américaines.

Sur de semblables bases, on ne peut pas s'entendre longtemps ; d'autant plus que l'Amérique va encore plus loin.

Nous voulons bien, dit-elle, que le tribunal arbitral, érigé à Genève, examine le bien fondé de nos réclamations ; mais nous déclarons qu'il ne changera rien à nos résolutions.

En bien ! à la bonne heure ! — Celui qui ne s'amusera pas, je le fais empaler ! dit Schahababam. — Que la fête commence !

Ce ne sera pas trop de toute l'habileté que l'on prête à M. Saint-Marc Girardin, ambassadeur désigné pour faire sa partie dans un pareil charivari diplomatique, et tout le monde est convaincu que M. Jules Ferry aurait été faible ; mais M. Saint-Marc Girardin

ne voudra pas quitter Paris dans des conjonctures aussi graves que celles qui surgissent chaque jour.

Il est l'un des colonnes d'angle, l'un des piliers les plus importants de l'édifice que les orléanistes bâtissent sur le sable de l'arène parlementaire ; c'est lui, on se le rappelle, qui fut l'auteur de la fameuse adresse par laquelle la Chambre blâmait, sous Louis-Philippe, ou plutôt flétrissait, les cinq députés qui étaient allés saluer à Londres M. de Chambord.

Ce serait certainement très habile à M. Thiers de se débarrasser de M. Saint-Marc Girardin en l'envoyant en ambassade au delà des mers ; mais il paraît que le chef des orléanistes refuse. Depuis qu'il a été question d'envoyer là-bas M. Jules Ferry, insurqué du 4 septembre, cela ressemble trop à la transportation.

CHRYSALE.

LES TRIBUNAUX

COUR D'ASSISES DE ROUEN

PROCÈS DE M. JANVIER DE LA MOTTE, EX-PRÉFET DE L'EURE. — QUATRE ACCUSÉS. — DÉTOURNEMENTS. — CONCUSSIONS. — FAUX EN ÉCRITURE PUBLIQUE.

Nous recevons par télégraphe les principaux chefs d'accusation relevés, dans l'audience de ce jour, à la cour d'assises de Rouen, contre M. Janvier de la Motte et ses coaccusés.

M. Eugène Janvier de la Motte est âgé aujourd'hui de 46 ans. Il est né à Angers. Il a trois enfants. L'aîné est un fils, âgé aujourd'hui de 25 ans. A côté de lui, s'assoient sur le banc des assises comme complices :

1° Louis-Philippe-Symphorien Bourguignon, âgé de 72 ans, architecte du département de l'Eure.

2° Edouard-Honoré Vittecoq, âgé de 55 ans, menuisier-farrier, ex-maire de Beaumont-le-Roy ;

3° Alexandre-Désiré Boulanger, 62 ans, ex-agent voyer du département de l'Eure, demeurant à Evreux.

Le volumineux acte d'accusation dressé contre les accusés s'occupe surtout du premier des accusés, du fameux « préfet des pompiers ». Les concussions ne sont que des complices.

L'accusation examine d'abord les antécédents de la vie privée de M. Janvier de la Motte, et constate qu'en un an M. Janvier de la Motte a reçu 140 procès.

Parlant de ce fait qu'il représente comme le premier anneau d'une longue chaîne, l'acte d'accusation expose maintes prévarications se rapportant les unes à un passage de l'empereur, les autres au concours régional de 1861, auquel assistait Napoléon III et l'impératrice.

L'acte d'accusation arrive ensuite à examiner l'administration du préfet.

En 1859, M. Deschamps, qui venait de quitter la mairie d'Evreux, s'était adressé au conseil général et avait demandé que le préfet de l'Eure rendit compte des fonds mis à sa disposition pour secourir les ouvriers que la crise cotonnière avait laissés sans travail, et d'une somme de plus de 15,000 fr. provenant des entrées au concours régional de 1858.

Le 22 septembre, le maire actuel d'Evreux adressa au ministre de la justice et au parquet une plainte pour faux et pour détournement qui fut le point de départ de la poursuite.

En 1858, Boulanger prêta 15,000 fr. au préfet. A l'échéance, le prêt ne fut pas remboursé. Boulanger réclama son argent avec insistance. Janvier, hors d'état de s'acquitter, remit alors à Boulanger le modèle d'un mémoire pour travaux de terrassement et fournitures d'arbres, s'élevant à 15,550 fr., somme égale au capital et aux intérêts devenus exigibles.

L'acte d'accusation arrive aux faits relatifs au fameux concours régional de 1861.

Au mois de février 1861, il fut convenu entre le maire de la ville et le préfet de l'Eure que, pour faire face aux dépenses du concours, les subventions départementales et communales, qui se sont élevées au chiffre de 233,231 fr., seraient versées dans la caisse municipale d'Evreux et que les dépenses de dépenses, quelle que fût leur nature, seraient, après vérification par le délégué de la préfecture, le sieur Perré, présentés à la mairie qui délivrerait les mandats de paiement. Les travaux commencèrent au mois de mars, et dès cette époque, la caisse municipale avait à sa disposition des ressources suffisantes pour faire face à tous les besoins.

Indépendamment des fonds, le conseil général avait voté divers crédits qui ont donné le chiffre de 24,000 fr. Cet argent, déposé à la recette générale, servit à acquiescer des mandats délivrés directement par le préfet pour payer un certain nombre de dépenses. C'est donc 237,232 francs 30 qui ont été le concours, somme énorme si on la rapproche des 30,000 fr. qu'on a dépensés en 1870 pour l'exposition régionale.

Ne pouvant énumérer les très nombreux faux exposés par l'acte d'accusation à l'occasion des faits de ce concours régional, nous détachons un fait.

Le sieur Simon, directeur du théâtre d'Evreux, reçut du préfet, en 1861, une indemnité de 1,000 francs pour des représentations données dans le mois de mai et dont la recette avait été insuffisante. Il toucha en outre une somme de 500 fr. pour prix de l'engagement de quatorze danseurs et musiciens, qui étaient figurés sur le théâtre d'Evreux au moment du concours.

Quelques mois après, Janvier lui fit représenter un reçu de 4,000 fr. : Simon se refusait à l'acquiescer, lorsque le préfet lui fit observer qu'il avait acheté des bijoux pour les offrir à plusieurs artistes, et notamment à M. Bressant et à M. Damain, et qu'il n'était pas équitable que ces dépenses retombassent à sa charge. Ces affirmations levèrent les scrupules de Simon, qui signa le reçu. Or, il est établi, par des pièces authentiques, que les cadeaux faits à tous les artistes qui ont pris part aux fêtes du concours de 1861 ont été payés sur les fonds du département, en vertu de mandats réguliers. C'est donc une somme de 2,100 fr. que le préfet a détournée de ce chef.

Nous nous arrêtons ici ; six colonnes ne suffiraient pas à reproduire in extenso l'acte d'accusation.

A demain le compte rendu de la première audience.

TRIBUNAL CIVIL DE LA SEINE

(2^e chambre)

M. BON CONTRE M^{lle} JEANNE BERNHARDT ET M. PLANAT.
— LOCATION. — ENGAGEMENT. — INEXÉCUTION.
— DOMMAGES-INTÉRÊTS.

M. Couleau, avocat de M. Bon, expose les faits suivants :
« Dans le courant du mois de janvier 1870, un monsieur, deux dames, dont l'une fort jeune, et une nourrice, se présentèrent dans une maison située à Paris, rue de Rome, appartenant à M. Bon ; ces quatre personnes demandèrent à visiter un appartement alors vacant.

Peu de jours après, le monsieur se rendait chez le propriétaire, lui déclarait qu'il louait l'appartement en question pour trois années, moyennant 4,000 fr. par an ; il le priait en outre, pour des motifs personnels, de faire le bail au nom de son frère, M. Jeanne Bernhardt, et lui laissait un écrit de sa main, ainsi conçu :

« M^{lle} Bernhardt, rue Castellane, 6, pour laquelle l'appartement a été visité, fera un bail de trois ans, à raison de 4,000 fr. par an, pour entrer du 1^{er} au 10 avril prochain.

« M. Planat, député au Corps législatif, boulevard des Italiens, 32.

Le bail rédigé, l'un des conseils de M. Bon l'envoya au domicile indiqué, rue Castellane, où le rendit revêtu de la signature Jeanne Bernhardt ; cette signature était non pas la signature de la belle-mère de M. Planat, mais bien celle d'une jeune personne, actuellement actrice au théâtre de l'Odéon.

M^{lle} Jeanne Bernhardt ne voulant pas prendre possession à l'époque fixée, M. Bon l'assigna de-

vant le

avaient chacun 9,000 livres par an d'appointements. Madame de Saint-Hubert, première chanteuse, avait juste la même somme.

Gardel, Vestris et M^{lle} Guimard, premiers sujets de la danse, 7,000 livres chacun.

Le chef d'orchestre, 5,000 livres.

Le machiniste en chef, 3,000 livres.

Le maître tailleur, 2,500 livres.

Le portier, 800 livres.

Le suisse, 400 livres.

Que les temps sont changés!

Des rassemblements se forment depuis quelques jours, vers huit heures du soir, devant un petit magasin du boulevard des Italiens, où une dame en corsage de satin rouge vend la liqueur russe connue sous le nom de kummel.

— Qu'est-ce que c'est que ça, le kummel? demandait hier soir un voyou.

— C'est une liqueur qui rétablit la circulation...

Pas sur les trottoirs, toujours.

DON SPAVENTO.

Nous recevons, par exploit de Monet, huissier à Paris, du 22 février courant, sommation d'avoir à rectifier un renseignement fourni par nous dans notre numéro du 19 du même mois, annonçant que le café Mazarin avait été adjugé moyennant la somme de 40,000 fr. à la veuve qui tenait le café, et ajoutant que les lecteurs n'avaient pas perdu le souvenir du mari de cette dame, qui s'était empoisonné pour des motifs restés inconnus.

Il résulterait de cet acte :

« Qu'il est inexact que la dame veuve Breuville se soit rendue adjudicataire du café » en question ; et que son mari est mort d'une « maladie de foie, soignée par les docteurs » Grange et Barré. »

Nous étions tout prêts à reconnaître notre erreur et à rétablir les faits dans leur exacte vérité, sans qu'il fût besoin pour cela de sommation d'huissier. Notre bonne foi est si évidente que nous avons tenu à honneur de nous renseigner complètement, et nous avons appris : que le café avait été vendu le 15 février courant à un sieur Motu, caissier de la maison, et que le sieur Breuville était mort, non à la suite d'un empoisonnement, mais d'une paralysie générale causée par une intoxication alcoolique.

LE SPORT

Courses de Porchefontaine

Dimanche 25 février

Quel horrible temps! Quel courage il a fallu à quelques sportsmen qui s'étaient rendus hier à Porchefontaine pour affronter une semblable température. Du reste leur zèle est d'autant plus louable que le programme lui-même n'offrait guère d'intérêt, et par suite de circonstances multiples et trop longues à développer, un fort petit nombre de chevaux devaient se disputer les trois courses de cette pluvieuse journée.

La course de Haies, par suite du retrait de Belvédère, n'a été qu'un match dénué d'intérêt, entre Geranium et Sans-Souci.

La chute de Contrebande a donné à Flora l'oc-

casien de faire pour ainsi dire un walkover dans le Handicap.

Seul le prix à réclamer a offert un certain intérêt, et des cinq chevaux qui y ont pris part, quatre ont fourni presque à 200 mètres du but une course fort bien disputée.

Cadomus a cependant gagné très facilement, battant Amadou et son compagnon d'écurie, le Saphir.

Esprérons que la réunion de dimanche prochain à la Marche aura plus de succès que celle-ci.

COURSE DE HAIES (handicap), 1,000 fr., pour tous chevaux n'ayant pas gagné de course à obstacle. Entrée, 50 fr.; la moitié des entrées au 2^e. Distance, 2,800 mètres.

Geranium, h. b., 4 ans, par Castiglione et Viollette, 63 k., à M. Bartholomew (Neale), 1^{er}.

Sans-Souci, p. b., 4 ans, 63 k., à M. Porte (Thorpe), 2^e.

Gagné facilement.

Montant du prix, 1,050 fr.; le 2^e reçoit 100 fr.

STEEPLE CHASE (handicap), 2,000 fr., pour tous chevaux. Entrée, 100 fr.; la moitié des entrées au 2^e. Distance, 3,000 mètres.

Flora, j. b., 3 ans, 1/2 sang, 60 k., à M. de Borda (Dickinson), 1^{er}.

Contrebande, j. b., 6 ans, 67 k., à M. Maurice W... (Page), tombée, 2^e.

Flora a couru seule, Contrebande étant tombée à la barrière fixe.

Montant du prix, 1,900 fr.; le 2^e reçoit 400 fr.

SELLING STEEPLE CHASE (handicap), 1,000 fr., pour chevaux à vendre, pour 5,000 fr. Entrée, 100 fr. Distance, 3,000 mètres.

Cadomus, ch. b., 6 ans, par The Flying Dutchman et Fringe, 67 k., à M. Macevoy (French), 1^{er}.

Amadou, j. b., 6 ans, 64 k., au comte Perregaux (Dickinson), 2^e.

Le Saphir, ch. al., 6 ans, 65 k., 1/2, au vicomte de Tewangne (Page), 3^e.

Mutuel, h. al., âgé, 61 k., au comte d'Evry (Thorpe), 4^e.

Brocksby, h. al., âgé, 56 k., à M. Bult (Neale), tombé.

Gagné d'une longueur; 2 longueurs du 2^e au 3^e.

Montant du prix, 1,500 fr.

LES THÉÂTRES

La réouverture du Théâtre-Italien est toujours fixée au samedi 2 mars.

C'est par un concert au profit de l'œuvre patriotique de la libération du territoire que la nouvelle direction doit inaugurer son règne.

Les principaux artistes engagés par M. Verger paraîtront dans cette soirée, à laquelle M^{lle} Albani a bien voulu promettre son précieux concours.

Le lendemain dimanche 3 mars, la Société des concerts du Conservatoire donnera également une séance, dont le produit sera destiné à la barrière fixe.

Nous avons remarqué parmi les morceaux qui figurent sur le programme un chœur d'Euryanthe : « Affranchissons notre patrie. » Il est assez singulier que ce soit un Allemand (Weber) qui fournisse un morceau de circonstance dans cette occasion.

Beaucoup de nos confrères ont parlé d'un changement dans la direction du Vaudeville.

Nous croyons, en effet, savoir que M. Harmand cèderait à la fin de ce mois le sceptre directeur à M. Carvalho, l'ancien directeur du Théâtre-Lyrique.

Mais que les compositeurs de musique ne se hâtent pas trop de pousser des cris d'alarme. M. Carvalho ne changera pas le genre du théâtre à la tête duquel il est appelé.

M. Harmand restera dans le conseil d'administration du Vaudeville.

Personne ne s'étant présenté pour prendre la direction du théâtre des Folies-Nouvelles, M. Adrien Huart, principal locataire de la salle, se voit obligé, pour ne pas payer un loyer inutile, de se mettre à la tête de l'exploitation abandonnée par M. Manasse.

Son secrétaire général sera M. Bridault, qui remplace les mêmes fonctions auprès de Louis Huart, le premier directeur des Folies-Nouvelles avec Altaroche.

La pièce de réouverture des Folies-Nouvelles aura pour titre : le Directeur malgré lui.

Le théâtre des Nouveautés vient de mettre en répétition un acte de M. Bugnet, intitulé : P.-L.-M., défillement d'esprit en un acte, et le Mari de Jeanne, drame en trois actes, de M. Charles Chincholle.

Ces pièces passeront vers la fin du mois.

M. Montigny, directeur du Gymnase, vient de faire reconstruire toutes les loges de premier rang de son théâtre. Toutes les tentures

en sont absolument neuves. Un détail assez curieux : dans la démolition et la reconstruction, on a trouvé trois cent dix francs en pièces de dix et de vingt sous. Ce n'est pas dans une seule loge, mais ça et là qu'a été faite cette trouvaille; d'où il faut conclure que cette somme se compose d'argent perdu en payant les ouvriers. M. Montigny la versera à la souscription pour le rachat du territoire.

Dialogue entendu le soir de la reprise des Noces de Figaro à l'Opéra-Comique : — Comment trouvez-vous l'exécution ? — Lente, terne, sourde. (Lanterne sourde pour les abonnés de l'Art musical.)

Jennius.

VARIÉTÉS

Mmes de Vertus sœurs, seuls inventeurs brevetés de la ceinture régent (remplaçant le corset), nous prient de rappeler aux Dames qu'elles sont toujours rue de la Chaussée d'Antin, 27.

Le meilleur des savons de toilette est le savon de Thiridace; il blanchit la peau, et les célébrités médicales le recommandent.

J. MADELLAY.

Insensibilisateur Duchesne. Extractions et pose de dents sans douleur, 45, rue Lafayette.

PHARMACIE NORMALE, r. Drouot, 45, PARIS

L'Administrateur co-Gérant,

LOUIS GAL.

PARIS. — IMP. BERNIERE ET C^{ie}, RUE MONTMARTRE, 133

VENTES IMMOBILIÈRES A L'ENCHÈRE

ETUDE de M^{re} FROU, avoué, 4, rue de la Michodière.

VENTE sur saisie immobilière, en l'audience des saisis du tribunal civil de la Seine, le jeudi 7 mars 1872, à trois heures et demie, d'une

MAISON à PARIS-PLAISANCE, rue Blotière, n° 1, et passage Bousmieu (14^e arrondissement).

Mise à prix : 5,000 fr.

S'adresser à M^{re} Frou, avoué.

ETUDE de M^{re} COCHÉ, avoué à Paris, boulevard Scharlot, n° 31, successeur de M. Petit-Dexmier.

VENTE au tribunal de la Seine, le 16 mars 1872, d'une

MAISON A PARIS Saint-Denis, n° 7, et rue Sainte-Apolline, n° 6.

Produit brut, susceptible d'une grande augmentation, 16,500 fr. environ.

Mise à prix : 200,000 fr.

ETUDE de M^{re} CLÉRIOT, avoué à Paris, rue Richelieu, 12.

VENTE aux criées du tribunal civil de la Seine, le samedi 16 mars 1872, deux heures de relevée, d'une

MAISON A PARIS rue de l'Université, n° 26.

Revenu brut annuel, 33,800 fr. — Mise à prix : 200,000 fr.

S'adresser pour les renseignements à M^{re} Clériot, pourvu, 12, rue Richelieu, et à M^{re} Billou, au Roussay, rue de Castiglione, 14; à M^{re} Lindet, notaire, boulevard Saint-Michel, 9.

MAISON A PARIS rue de Châteaudun, 10 bis.

Revenu brut annuel, 46,000 fr. — Mise à prix, 600,000 fr.

A ADJUGER, sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le 5 mars 1872.

S'adresser à M^{re} CHAMPIER DE RIBES, successeur de M^{re} Alfred Delapalme, notaire à Paris, rue Castiglione, n° 10.

HOTEL CHAMPS-ÉLYSÉES

A adjuger, même sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 4 avril 1872, midi.

Surface : 689 mètres. — Mise à prix : 425,000 fr.

S'adresser à M^{re} DUVES, notaire, rue Lafayette, 3.

ETUDE de M^{re} Charles LE BRUN, avoué à Paris, successeur de M^{re} Quatremaire, au palais de justice, à Paris, le samedi 9 mars 1872, à deux heures, de

UNE MAISON PROVENÇALE, 98, rue de la Harpe, n° 98.

Mise à prix : 80,000 fr.

Revenu : 8,000 fr.

UNE MAISON, 40, rue de la Harpe, n° 40.

Mise à prix : 40,000 fr.

Revenu : 5,000 fr.

S'adresser audit M^{re} Le Brun et à M^{re} Pothier de la Berthellière, notaire à Paris, 5, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

ETUDES de M^{re} Charles LE BRUN, avoué à Paris, rue du 29 Juillet, n° 3, et de M^{re} MERCIER, avoué à Paris, rue du Sentier, n° 10.

VENTE au palais de justice, à Paris, le samedi 9 mars 1872, à deux heures, en trois lots qui pourront être réunis, d'une

GRANDE PROPRIÉTÉ A PARIS-BATIGNOLLES

près de l'avenue de Saint-Ouen, et comprenant bâtiments d'habitation, cour et jardin.

1^{er} lot de 571 m. — Mise à prix : 15,000 fr.

2^e lot de 529 m. — Mise à prix : 10,000 fr.

3^e lot de 531 m. — Mise à prix : 11,000 fr.

Conten. totale, 1,631 m. — Mise à prix : 36,000 fr.

VENTES IMMOBILIÈRES A L'AMABLE

A VENDRE 30,000 fr. ou à louer 5,000 fr. meublé A Châteaufort, 2 h. de Paris (Eure), jardin, eau, ombrages, serres, etc. Liebbé, 4-Sept., 8.

A vendre grande et jolie Maison, 18, rue d'Ennery, à Pontoise (S.-et-O.). Eau, jardin, b. ombrages, à 8^e gare. Voir M^{re} Frou, 16, quai d'Orléans, Paris.

VENTE A L'ENCHÈRE D'OBJETS D'ART ET MOBILIER

VENTE aux enchères après décès de M. BÉTRY de

400 CHAILES de fabrication, Cachemires, faïences, crêpes de Chine, etc.

Rue Drouot, 5, salle n° 6.

Les 1^{er} et 2^e mars 1872, à deux heures.

M^{re} Navoit, commissaire-priseur, r. Valenciennes, 5.

AVIS AUX ACTIONNAIRES

CHEMIN DE FER SARAGOSSE A PAMPELUNE

Achat des Bons complémentaires donnés au porteur de obligations en paiement des coupons échus, chez E. Lion, changeur, 60, rue Lafayette.

CAISSE des Emprunts de ville et d'Etat, 100, rue de Valenciennes, Paris. Opérations de Bourse et de Banque. Avances sur titres au taux de la Banque de France. Directeur, MOREL frères et C^{ie}.

LA CAISSE DES PRÊTS SUR TITRES

8, rue Neuve-l'Écluse, 8.

Avance sur tous valeurs cotées, reçoit les ordres de Bourse au comptant et à terme.

LA LIGNÉE pour fabrication de papiers, cartons, bois.

L'assemblée générale ord^{re} et extra^{ord}, convoquée pour le 12 courant, est remise, faute de dépôt d'actions, au 18 mars, rue J.-J. Rousseau, n° 35, à 7 h. du soir, à l'effet de recevoir communication sur divers projets, du gérant ou du conseil de surveillance, ayant rapport à la reprise de la fabrication, à divers achats d'usines et brevets, et à la prolongation de la Société, etc.

Pour assister à l'assemblée, il faut déposer dix actions au moins au siège social, rue aux Ours, 55, contre récépissé et carte d'entrée.

MONTAGNAC.

LIBRAIRIE ET PUBLICATIONS DIVERSES

LE MONITEUR-FONDS PUBLICS

DES VALEURS INDUSTRIELLES (4^e année)

Hebdom. 16 pages de texte; 12 fr. par an; 5^e n^o gratis sur demande au directeur, 8, rue N^o-St-Augustin.

HERNIES. Guér. not. grat. et fr. Ec. M. Mignol-Simon, aux Herbières (Vendée). Affranchir.

ACHATS ET VENTES DE FONDS DE COMMERCE

Avec 50,000 fr. on deviendrait acquéreur d'un hôtel meublé (clientèle) princière, b. n. garanti 35,600 fr. Baudouin, boul. Saint-Denis, 16.

INDUSTRIE ET COMMERCE

PARAPLUIES MODERNES GARANTIS PAR LA MARQUE DE FABRIQUE SUR LES CÉLÈBRES MONUMENTS

PARAGON DE FOX

Légereté, Éclat, Solidité, Économie.

Spécialité à 5 fr. et à 4 fr.

THOMSON et C^{ie}, 3, rue du Helder (B. des Italiens).

Achetez DIAMANTS Argenture et Bijoux très cher.

Baume, orf. bijoutier, 30, passage Colbert.

BOUGIE DE TUILERIES

Exiger sur chaque bougie le mot TUILERIES

TABLE ET PROVISIONS DE BOUCHE

Chef de cuisine PALAIS-ROYAL

Actuellement 14, boulevard des Italiens, au 1^{er}.

Entrée : 2, rue Le Pelletier.

Dîner à 4 fr. 50, avec une bouteille de vin.

Jeûner à 2 fr. 50, avec une 1/2 bout. de vin.

LOCATIONS

GRAND HOTEL à louer PASSY, 125, rue de la Tour, Jardin plein rapport, rivière, écurie, remise, sellerie, eau, gaz, calorifère, billard, dépendances, etc.

A LOUER

vous Turenne, 23, au Marais, tout ou partie, très vastes locaux et jardin.

AVIS DIVERS

INDUSTRIEL (maison et usine de 1^{er} ord^{re}) en possession d'un capital de 500,000 fr., des bénéfices de 800,000 fr., au moyen de 50,000 fr. Trés beaux bénéfices. (Article de première utilité.)

Agence de l'Industrie, rue Vivienne, 17, Paris.

HYGIÈNE — MÉDECINE — PHARMACIE

LES GOUTTES JAPONAISES

Scalant à MAL DE DENTS le plus aigu et en empêchant le retour en détruisant la carie. — Pharmacie CAYLUS, carrefour Odéon, 10, Paris, et les pharm.

MALADIES DES FEMMES

Trait de la Stérilité par M^{re} V. MESSAGER, aut. du Manuel de la jeune mère et de l'âge critique, 5 fr. Consultations tous les jours, rue de Rivoli, 67.

CIGARETTES-ESPIC

OPPRESSIONS, BRONCHITES. T. les pharm., 2 fr. la boîte.

URINAIR PORTATIF de Jourou de Nuit

Pour incontinence d'urine, infailible, cher les 2 sexes, dans toutes positions du corps; indispensable en voyage; sans odeur et invisible. (Prospectus et dessins gratuits.) Seule M^{re} DRAPERIE et FILS, rue de Rivoli, 41. (Tour Saint-Jacques.)

DORIGNY, méd.-dentiste, 33, pass. Véro-Dodat.

Dents à base de caoutchouc rose.

Pommades MAHON depuis 1806

des FRÈRES MAHON, rue des Châteaufort, 12, Paris.

Chute des cheveux, pellicules (Ancr. Pas-de-la-Mule)

NOUVEAU TRAITEMENT

des maladies contagieuses, écoulements récents ou anciens, ulcères, rétractions d'urine et d'artères, reconnus le plus efficacement et le plus promptement. (Expériences comparatives faites tout récemment.)

Consult. gratuit, de midi à 7 h. et par correspondance du D^{re} CHÉNET, méd. de la Fac. de Paris, membre de plusieurs sociétés scientifiques.

A Paris, rue COMMINES, 13, (près le cirque d'hiver).

ROB BOYVEAU L'AFFECTEUR

Sirap dépuratif — entièrement végétal — contre les vices du sang et des humeurs. — Dépôt général Rue Richer, 12, à Paris, et dans toutes les pharmacies.

Exiger la signature du Docteur GIRAUDOU SAINT-GERVAIS

EXPOSITION UNIVERSELLE 1867

EAU DES FÈES

TRAITÉ PROGRESSIF POUR LA CURE DE LA DERMATITE

Rien à craindre dans l'emploi de cette Eau merveilleuse dont Madame SARAH FÉLIX s'est faite la propagatrice.

Entrepôt général, Paris, 43, rue RICHIEU

Dépôt chez les principaux coiffeurs et parfumeurs

VICHY

Grande-Grille, maladies de foie et de l'appareil biliaire. — Hôpital, maladie de l'estomac. — Hémorrhagies, affections de l'estomac et de l'appareil urinaire. — Céphalées, gravelle, maladies de la vessie, etc. (Bien désigner le nom de la source.)

La caisse de 50 bouteilles, Paris, 35 fr.; Vichy, 30 fr. (emballage franco). La bouteille à Paris, 80 c.

L'eau de Vichy se boit au verre, 25 c.

PASTILLES DE VICHY, excellent digestif fabriqué à Vichy sous le contrôle de l'Etat. — La boîte de 500 gr., 5 fr.; boîtes de 250 et de 125.

VENTE de toutes les Eaux minérales

PARIS. — 22, Boulevard Montmartre, — 22 et 28, rue des Francs-Bourgeois.

Succursale : 187, rue Saint-Honoré, 187

PAPIER-RICOU

Indispensable pour guérir l'asthme et l'oppression

Pr. J. P. Ricou, chimiste, B. Sébastopol, 30, Paris.

LAIT CONDENSÉ SUISSE

Premier Prix : Berne 1867

MÉDAILLES :

Paris 1867 — Havre 1868

Altona 1869 — Cassel 1870

Seul approuvé par le Baron de LIEBIG

Extrait des journaux anglais du samedi matin 19 août 1871.

Enfant mort de la diarrhée.

OBSERVATIONS IMPORTANTES DU D^r LANKESTER.

Hier, dans l'après-midi, le Docteur Lankester, coroner pour le comté de Middlesex, a ouvert une enquête à l'auvergne « La Branche de Romarin », à l'ingénieur, sur le corps de John William Simons, Châtelain, âgé de quatre mois, fils d'un plombier, demeurant 12, rue Cardigan, à Canbury.

Lundi dernier, sa mère ne pouvant lui donner le sein, lui fit manger du pain et du lait, elle partit ensuite pour Hampstead. Pendant le trajet, en chemin de fer, elle donna encore un peu de lait à l'enfant, mais s'apercevant ensuite que ce lait était aigre, elle le jeta par la fenêtre du wagon. En arrivant à Hampstead, l'enfant fut pris de diarrhée. Un pharmacien prescrivit une poudre, et l'enfant parut se trouver mieux; il éprouva cependant des souffrances pendant la nuit, et le lendemain matin, à huit heures et demie, on le trouva mort.

Le Docteur H. Cockerton, M. R. C. S., déclare qu'on le fit appeler, mais que l'enfant était déjà mort quand il le vit. L'examen après décès (post mortem) démontra que la mort avait été occasionnée par une congestion cérébrale, provoquée par la diarrhée.

Le coroner, en résumant la déposition, fait remarquer que, depuis trois semaines, 300 personnes étaient mortes à Londres de diarrhée.

la majorité de ces décès étaient des enfants. Il croit que cette grande mortalité parmi les enfants ne provient que du lait aigre ou tourné qu'on leur fait prendre et qui produit l'indigestion première. D'après une étude spéciale faite par lui sur l'alimentation des enfants, il en meurt un plus grand nombre par suite de mauvaises nourritures que de toutes les autres maladies réunies.

Le lait frais qui se vend à Londres ne peut se conserver, il s'aigrit et tourne; malgré cela, on le fait prendre aux enfants.

Il recommande vivement à toutes les mères et à toutes les nourrices de se servir du Lait suisse condensé; ce produit est la vraie essence du lait et se conserve très longtemps sans se gâter. Après en avoir essayé de toutes les manières, il est certain que ce lait répond complètement à toutes les exigences de la consommation, et cela, ainsi qu'il vient de l'exprimer plus haut, parce que ce produit est la vraie essence du lait pur, toute autre matière en étant éliminée par l'évaporation.

Le jury rend un verdict qui déclare que l'enfant est mort de causes naturelles.

Arras, le 13 octobre 1871.

Monsieur le directeur de l'Anglo-Swiss Condensed Milk Co., à Cham.

Ayant eu occasion de connaître votre Lait condensé en allant à Paris, j'en ai fait l'expérience par moi-même pour un jeune enfant que j'élevais au biberon et qui était souffrant depuis longtemps. Il

est maintenant bien guéri et bien vif depuis que je lui donne ce lait.

Je viens vous demander quelles seraient les conditions de vente pour en avoir un serait chez moi, car mon médecin m'a dit que du moment où on serait sûr d'en avoir à volonté, il le recommanderait lui-même pour l'usage des enfants.

Jules BASSET, 59, rue Saint-Aubert, Arras.

Opinion du D^r Lankester sur le lait condensé.

Enquête ouverte à l'auvergne « College Arms » par le Docteur Lankester, coroner pour le comté de West Middlesex, devant un jury de seize membres, sur le corps d'un enfant mort, le 6 janvier 1871.

(Extrait du compte rendu sténographique.)

Après avoir constaté que l'enfant avait toutes les apparences de la santé et qu'il était mort par défaut de soins, on fit entrer la nourrice, qui déclara que la mère n'ayant plus de lait, elle donna un peu de lait de gruen à l'enfant.

Le Docteur Lankester. — Vous auriez dû lui donner du lait. (S'adressant au jury.) J'ai recommandé essayé le lait suisse, l'emploi en est très facile : il suffit d'en mêler un peu dans du thé ou de l'eau, et cela vous donne d'excellent lait, que vous pouvez sans peine faire aussi fort que vous le désirez, ce qui est un avantage. Quelques instants suffisent pour le préparer. Je le goûte, je le trouve délicieux; j'en fais régulièrement usage à présent.

Le Docteur Warner, M. R. C. S., membre de la

Société royale de médecine, et médecin diplômé, pratiquant, qui, accidentellement, se trouve à l'audience. — Je l'ai aussi essayé et vraiment il est bon.

Le Docteur Lankester, à la nourrice. — Vous auriez dû faire usage du lait.

Un juré. — On ne sait plus ce que c'est que le lait, je ne puis m'en procurer de bon.

2^e juré. — Moi aussi, j'ai essayé et je n'en puis avoir nulle part.

Le Docteur Lankester. — Je vous dirai, messieurs, que le Docteur Gimson, qui est un des mes amis, m'a assuré, et je n'ai pas de peine à le croire, qu'il a élevé avec ce lait suisse un de ses enfants, que sa mère n'a pu nourrir; et sans me faire l'apologie ou le propagateur d'aucun produit ou compagnie spéciale, je dois vous dire pourtant que le lait suisse est excellent; je voudrais qu'il fût connu du public, que, lorsqu'on n'est pas sûr de la qualité du lait que le laitier vous livre, on peut toujours s'en procurer de première qualité en achetant celui de la Compagnie anglaise. Le Docteur Gimson m'a dit, comme je viens de vous l'expliquer, qu'il a pendant dix mois nourri un de ses enfants avec ce lait, et qu'à présent il est vivant et très bien portant. Je ne l'ai jamais vu tourner, et je le répète, j'en fais un usage régulier. J'aimais aussi de nouveau sur les avantages qu'il présente pour faire du lait plus ou moins fort.

Un juré. — Eh bien, j'en ferai l'essai.

Le Docteur Lankester. — Il n'y a pas de doute que ce soit un article précieux.

Le président, au jury. — On en fait aussi un grand usage à bord des navires.

L'officier de police. — Monsieur a beaucoup voyagé en Australie, et on en emploie beaucoup dans ce pays.

Un juré. — On en fait pas mal à Cork.

Le Docteur Lankester. — Quoi! du lait suisse se fait à Cork?

Le juré. — Je veux dire qu'il y a aussi une compagnie là.

Le verdict rendu constate que l'enfant est mort de causes naturelles.

Extrait du British Medical Journal du 4 février 1871

Alimentation des enfants

A la suite d'une enquête faite récemment à l'atelier public (Workhouse) de Marylebone, sur le corps d'un enfant illégitime nommé Arthur Wiseman, âgé de deux mois, il a été constaté que la mère n'ayant pas de lait avait nourri son enfant de farine de froment et de biscuits dits de nourrice.

M. Charles Dowd, médecin, déclare qu'il a vu l'enfant quand il était mourant, son corps était très maigre. Il ne pesait que quatre à cinq livres.

L'examen après décès (post mortem) a démontré que les poumons, etc., étaient en bon état et que l'estomac contenait des aliments faibles.

La mort provenait du manque de nourriture convenable.

M. Dowd, répondant à un des jurés, dit qu'il n'approuve pas que l'on donne de la farine de froment aux jeunes enfants.

L'officier de police (coroner) s'adresse au jury et fait observer qu'il ne comprend pas que des mères donnent de la farine de froment à leurs jeunes enfants. Quand la mère n'est pas à même de donner le sein, le lait reste toujours la nourriture qu'elle doit préférer pour son nourrisson.

Le coroner avait, dans le courant de l'année, fait des enquêtes nombreuses sur